

Zeitschrift: Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare,
Schweizerische Vereinigung für Dokumentation = Nouvelles /
Association des Bibliothécaires Suisses, Association Suisse de
Documentation

Band: 39 (1963)

Heft: 1

Artikel: La bibliographie et son enseignement : conférence donnée à
Neuchâtel, le 7 octobre 1962

Autor: Malclès, L.-N.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-771157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NACHRICHTEN - NOUVELLES NOTIZIE

VSF - SVD ABS - ASD

1963

Jahrgang 39 Année

Nr. 1

LA BIBLIOGRAPHIE ET SON ENSEIGNEMENT

L.-N. MALCLÈS

*Conférence donnée à l'Assemblée générale de l'ABS
à Neuchâtel, le 7 octobre 1962*

Je me propose de vous entretenir d'un personnage que, tous, vous connaissez bien, avec qui pour ma part, j'ai passé le plus clair de ma vie professionnelle, depuis ce jour lointain de mes débuts où, pour la première fois, je donnais quelques conseils aux stagiaires de la Bibliothèque de la Sorbonne qui préparaient l'examen de bibliothécaire; car, à cette époque, l'enseignement professionnel n'était pas officiellement organisé en France comme il l'est depuis 1945.

Ce personnage, vous l'avez deviné, c'est la bibliographie. Je m'occupe et je parle de bibliographie depuis si longtemps, que j'ai fini par me rendre vivant le personnage. Je le vois presque sous une forme physique, je lui attribue une personnalité. Je sais bien la réputation qui lui est faite: d'être revêche, rébarbatif et pis encore; c'est là une réputation imméritée. Je ne nie pas que la bibliographie soit sévère, austère même, qu'elle ne se livre pas du premier coup, ni à n'importe qui, mais pour peu qu'on y mette les formes, elle est capable de plaire et même de séduire.

L'embarras, en présence de la bibliographie, provient de ce qu'elle offre plusieurs visages. Je ne veux pas parler de ceux de l'enfance ou de la jeunesse ou de la maturité, changeants comme tous les visages, mais à chacun de ces âges, la bibliographie apparaît encore sous divers traits difficiles à percevoir simultanément, de sorte que beaucoup de personnes qui croient la connaître, n'en connaissent en réalité qu'un aspect.

Je me ferai mieux comprendre si je fais allusion à l'image que l'on s'en fait de nos jours. Je crois que je ne serai pas démentie — du moins par des bibliothécaires — si je dis qu'à notre époque et plus que jamais, la bibliographie est multiple. Celle dont parle le bibliophile dans son musée n'est pas celle du libraire dans son officine;

ni l'une ni l'autre ne sont celles du savant ou de l'historien dans son cabinet de travail, encore moins du chercheur ou du technicien dans son laboratoire. Le bibliothécaire est seul, grâce à sa fonction et surtout sa formation professionnelle à pouvoir saisir la bibliographie à la fois dans sa diversité et son unité.

En fait, il conviendrait d'employer autant de noms différents que de bibliographies différentes, il en résulterait plus de clarté et d'aisance dans les rapports entre bibliographes; car, je n'insiste pas sur les malentendus qui naissent des divergences de vues lorsqu'on discute de bibliographie autour d'une table ronde et que chacun ne pense qu'à sa bibliographie personnelle; ces malentendus sont la cause d'une impossibilité quasi totale à se comprendre et par suite à s'entendre pour s'accorder.

Afin de démontrer ce que j'avance, j'essaierai une rapide esquisse de la bibliographie depuis sa naissance au 15^e s., sous la forme imprimée.

Du 15^e s. à la fin du 18^e, n'existe en vérité qu'une seule bibliographie: celle qui est spécialisée par science. Extrêmement brillante et féconde, cette bibliographie écrase de son prestige la bibliographie générale ou bibliographie pure, aussi ancienne, mais qui vit ou plutôt végète dans son ombre. Au 19^e s., elle jette ses derniers feux puis commence à décliner pour s'effacer ou se métamorphoser.

C'est le processus inverse que suit la bibliographie générale. Longtemps étouffée par la bibliographie savante, ce n'est qu'à la fin du 18^e s. qu'elle réussit à s'enraciner définitivement puis à s'imposer partout. Cette bibliographie de profession, que les spécialistes la plupart du temps ignorent, est donc relativement jeune, car sa naissance ou plutôt sa re-naissance ne date que d'un siècle et demi environ.

La bibliographie, on le sait, est fort ancienne puisque les premières nomenclatures de titres de livres ont vu le jour au 2^e s. avec Claude Galien et au moyen âge avec saint Jérôme ou saint Isidore de Séville. A partir de la découverte de la typographie au 15^e s., ces nomenclatures se multiplient et, à la fin du 18^e, se chiffrent par centaines ou milliers.

Or, fait étrange, ni en 1694, dans la 1^{ère} édition du «Dictionnaire» de l'Académie française, ni cinquante années plus tard, en 1751, dans le Dictionnaire des sciences, des arts et des métiers, de Diderot et d'Alembert, on ne trouve le terme «bibliographie». Diderot retient «bibliographe» qu'il définit «celui qui est versé dans la connaissance des anciens manuscrits».

Au milieu du 18^e s. par conséquent, la fonction du bibliographe est reconnue, mais elle se rattache à celle du paléographe et rien ne la relie à l'élaboration des répertoires de titres de livres, cependant partout en Europe en pleine expansion.

Ces répertoires, en effet, ne portent pas le nom de «Bibliographie» mais se nomment communément «Bibliotheca», «Repertorium», «Inventarium», «Catalogus», «Index». Le mot «Bibliographie» apparaît en France pour la première fois en 1633, employé par Gabriel Naudé, pour sa «Bibliographia politica», mais sans doute le fait est-il passé inaperçu.

Il est donc permis de penser que tous ceux qui, du 15^e à la fin du 18^e s., ont recherché les livres pour constituer des répertoires, l'ont fait sans se vouloir ni se savoir bibliographes et il est plus que probable que s'ils revenaient à l'existence, ils seraient surpris de se voir ainsi baptisés.

Qui donc étaient-ils? Il suffit de connaître leurs biographies pour l'apprendre. Tous, sans exception ou presque, sont des historiens de la culture en Europe, des savants ou des maîtres dans une branche du savoir, des érudits et humanistes, en un mot, des hommes d'une classe intellectuelle et sociale supérieure.

De Trithème, l'abbé bénédictin de Spannheim et Wurzburg, qui donne en 1494, le premier répertoire imprimé consacré aux auteurs de l'Eglise, de S. Champier, en 1508, le médecin de Lyon, de G. Nevizzano, en 1522, le juriste piémontais, jusqu'à Fabritius, J. Lelong, Linné ou Haller au 18^e s., et en passant par beaucoup d'autres, on ne rencontre que théologiens et philosophes, médecins et naturalistes, juristes et philologues. Tous, s'intéressent à un domaine des sciences en particulier, lisent tous les livres qui s'y rapportent, les analysent et les commentent. Ainsi, justifient-ils pleinement les sens donnés à la bibliographie de leur temps et les dictionnaires ont raison: la bibliographie est bien pendant les trois premiers siècles de la typographie une émanation de l'histoire.

Parmi tous ces érudits se détache la figure du fondateur de la bibliographie moderne, celle du Suisse Conrad Gesner, de Zurich. Gesner, en effet, ne s'attache pas à telle ou telle science de son choix, il considère le livre en soi, comme support de la pensée et de l'impression et comme reflet du génie universel.

Je suis heureuse de l'occasion qui m'est offerte de rendre hommage à votre compatriote dont je parle depuis si longtemps, que j'admire et dont je souhaiterais que l'effigie se trouve dans toutes les salles de bibliographie de toutes les bibliothèques du monde. Car, si la bibliographie n'est ni nommée, ni reconnue au temps de Gesner, si

elle s'ignore elle-même, Gesner prouve de façon éclatante, en 1545, qu'elle existe.

Etudiant à Bourges, à Paris, à Montpellier, docteur en médecine de Bâle, professeur de grec à Lausanne, d'histoire naturelle à Zurich, ce grand esprit découvre la bibliographie à moins de vingt-cinq ans. Il entreprend de faire le point des connaissances dont les hommes seraient privés si tous les livres, par suite de quelque cataclysme, venaient à disparaître. Il se jure de transmettre à la postérité les titres de tous les livres qui en sont dignes et il les recherche partout. Il voyage, visite les grandes bibliothèques de Rome, Bologne, Florence, Venise, Paris, Heidelberg, fréquente les humanistes ou correspond avec eux, utilise toutes les bibliographies déjà parues, ainsi que les catalogues de manuscrits des auteurs anciens, suit les célèbres foires de livres de Francfort et de Leipzig. Il accumule les titres de livres latins, grecs et hébreux, lit leur texte, les résume, en présente des extraits et donne selon l'usage du temps la biographie des auteurs.

Il met quatre années pour élaborer sa «*Bibliotheca universalis*» qu'il publie à Zurich en 1545, avec une table en 1548, un supplément en 1555 et qui contient au total quinze mille titres environ de quelque trois mille auteurs. Cette œuvre bibliographique, la première du genre parmi quarante-cinq autres, publiées de 1494 à 1598, est rééditée, corrigée, augmentée ou abrégée jusqu'à la fin du 18^e s. Dès sa publication, elle exerce une influence considérable sur l'organisation des grandes bibliothèques, celles de Heidelberg et des Fugger entre autres et pendant trois siècles, il ne paraît pas de nouvelles bibliographies qui ne lui doivent quelque chose. Elle ne contient à vrai dire que le quart ou le cinquième de la production imprimée européenne, puisqu'elle se borne aux textes en langues mortes, elle n'en est pas moins universelle par l'esprit puisqu'elle ne se donne aucune frontière scientifique ou géographique.

Deux siècles plus tard, un autre de vos compatriotes suit les traces de Gesner, il s'agit de Albert von Haller, de Berne.

Esprit encyclopédique comme Gesner, Haller s'est distingué également par l'immensité de son savoir et la variété prodigieuse de ses travaux. Docteur en médecine de Tübingen et de Leyde, professeur à l'université de Göttingen, il s'est passionné pour les mathématiques, la physiologie, la botanique et la bibliographie.

Haller est un grand dévoreur de livres. Les Cahiers de Göttingen qu'il a fondés et qu'il dirige contiennent plus de douze mille comptes rendus d'ouvrages. Après avoir publié son célèbre «*Traité de physiologie*», en neuf volumes, Haller consacre les dix dernières

années de sa vie à composer quatre monumentales «Bibliothèques» de botanique, de chirurgie, d'anatomie et de médecine; cinquante-deux mille livres s'y trouvent au total analysés.

Dans chaque «Bibliothèque», Haller donne, après des esquisses biographiques sur les auteurs, la transcription exacte de leurs publications, le résumé des textes avec commentaires critiques des conclusions; les analyses occupent souvent plus d'une page de texte serré en latin. Pour se donner une idée de l'ampleur des recherches bibliographiques de Haller, il suffit de considérer les index des bibliothèques; celui de la «Bibliotheca chirurgica» a cinquante pages contenant chacune plus de cent noms, ce qui donne plus de cinq mille auteurs analysés; dans la «Bibliotheca chirurgica», plus de onze mille auteurs sont cités dans l'index.

J'ai choisi deux grandes figures de bibliographes suisses en l'honneur de ce jour pour donner un aperçu de la conception de la bibliographie à l'époque historique et savante. J'aurais pu en choisir dans n'importe quel autre pays d'Europe, quoique la Suisse offre les exemples les plus démonstratifs. On a pu voir à quel sommet les hommes de science ont élevé la bibliographie. Cependant, à l'époque même de Haller, elle n'est pas définie et n'a pas droit d'accès dans les dictionnaires. Il faudra que d'autres hommes, moins brillants, mais aussi convaincus et tenaces, interviennent pour forcer l'attention sur elle et légitimer son existence.

Ces hommes travaillent depuis le 16^e s. également. Ce sont le plus souvent des libraires, les mieux renseignés sur la production des livres, les plus intéressés aussi à en propager les titres pour les vendre. Ils sont les créateurs d'une nouvelle bibliographie bien différente de la bibliographie d'érudition. C'est la bibliographie générale que j'appellerai bibliographie pure ou bibliographie mère, car elle est la source de toutes les autres. Cette bibliographie voit avant tout le livre naissant, moteur de toute vie intellectuelle et dans toutes les directions simultanément. Ses créateurs suivent la pensée de Gesner, avec cette nuance qu'ils se placent dans la réalité présente au lieu de se tourner vers le passé.

Dès le 16^e s. apparaît cette bibliographie dans les pays où le commerce des livres est très actif: en Allemagne où les foires de livres célèbres attirent tous les libraires d'Europe, en Grande-Bretagne et, au 17^e s., aux Pays-Bas et en France.

Ses fondateurs dépensent des efforts énormes pour la faire vivre, mais ils n'y réussissent guère hors des milieux commerciaux; les hommes de lettres et de science n'en saisissent pas l'utilité, ni même le sens; elle s'éteint en même temps que ceux qui la créent, pour

renaître à la génération suivante et disparaître à nouveau. Il faudra attendre plus de deux siècles pour que le mouvement se renverse: alors, la bibliographie spécialisée savante, à bout de souffle, commencera à s'étioler et cédera la place à la bibliographie générale de plus en plus vigoureuse. En effet, un grand nombre de bibliographies nationales courantes vivant de nos jours ont leurs ancêtres à la fin du 18e s. Notre bibliographie professionnelle, aussi ancienne que la bibliographie historique, mais longtemps chétive, ne prend vie qu'au début du 19e s., mais sa prospérité ne fait depuis lors que s'accroître.

Les libraires fondent d'abord des bibliographies nationales courantes puis, par refontes d'année en année ou par groupes d'années, des rétrospectives; ensuite, l'idée leur vient de remonter beaucoup plus haut dans le temps et de rechercher tous les imprimés de leurs pays à partir d'une date donnée, par ex. 1700, en Allemagne et en France. Le mouvement sera suivi partout au cours du 19e s.

Tous les libraires-bibliographes du temps de Heinsius, Kayser, Quérard travaillent seuls, luttent contre mille obstacles de tous ordres, ne sont ni organisés, ni armés, ni aidés; leurs efforts sont parfois poussés à l'héroïsme; c'est alors l'ère du travail artisanal accompli avec autant de foi que de probité et de courage.

Vers 1860 environ, les nouvelles conditions économiques, sociales et autres donnent peu à peu les moyens d'exécuter les bibliographies nationales d'une façon sans doute impersonnelle ou mécanique par comparaison avec les méthodes d'autrefois, mais aussi plus rationnelle, plus normale pour l'individu; c'est le début de l'époque technique.

Aujourd'hui, chacun le sait, les dépôts obligatoires ou volontaires des producteurs de livres sont à la base des bibliographies nationales et celles-ci sont, dans presque tous les pays, l'œuvre des bibliothèques nationales ou des instituts bibliographiques nationaux, ce qui les hausse à un niveau qu'elles n'avaient encore jamais atteint et leur assure les qualités fondamentales que les bibliographes isolés n'étaient pas toujours en mesure de leur donner malgré leur énergie sans pareille.

On a pu mesurer le chemin parcouru par la bibliographie générale en moins de deux siècles. Contrainte, méprisée ou méconnue en ses débuts, elle occupe aujourd'hui le devant de la scène bibliographique, alors que la bibliographie spécialisée, sous son ancienne forme, n'a cessé de perdre du terrain. En effet, les grandes bibliographies d'autrefois qui recouvraient de vastes champs de connaissances sont abandonnées à jamais, comme ont disparu les hommes qui pouvaient détenir tout le savoir de leur temps. La bibliographie spéciale rétrospective existe toujours, mais s'en tient à des sujets de

plus en plus étroits ou à des périodes de temps de plus en plus courtes. Elle s'efface devant la même bibliographie courante, non plus tournée vers l'histoire, mais vers l'actualité. Ce genre de bibliographie, conçu uniquement pour l'information rapide, connaît actuellement un essor que l'on peut dire spectaculaire et s'il ne domine pas la bibliographie générale, il l'égale en importance et en intérêt.

Bibliographie du bibliophile et du libraire, de l'historien et du chercheur, disais-je en commençant; cela signifiait dans mon esprit, bibliographie générale, internationale et nationale, pour les premiers, bibliographies spécialisées rétrospectives et courantes pour les seconds, et je n'ai jamais rencontré un amateur de beaux livres, ou un libraire, ou un professeur ou un technicien qui ait en vue, dans la discussion, une autre bibliographie que la sienne. Encore une fois, le bibliothécaire est seul à les connaître toutes ainsi que l'enseignant dont la tâche est d'en faire la synthèse.

C'est dans cet univers complexe et proliférant que le professeur de bibliographie doit introduire et orienter de jeunes étudiants, qui ont achevé leurs études universitaires et sont par conséquent instruits et cultivés, mais pour lesquels le terme bibliographie n'évoque rien, car ils ne l'ont encore jamais entendu. Quelle charge délicate et difficile lui incombe, s'il ne veut pas le rebuter mais au contraire le gagner à sa cause.

Il est plus facile de dire de l'enseignement bibliographique ce qu'il ne devrait pas être, que de dire ce qu'il devrait être. Dès sa création qui ne doit pas être très ancienne et doit dater du début du siècle, l'enseignement de la bibliographie a été considéré comme un moyen d'aider les étudiants, futurs bibliothécaires, à retenir de mémoire le plus grand nombre de ces répertoires plus ou moins anciens, plus ou moins célèbres, plus ou moins utiles qui tapissent les murs des salles de bibliographie des grandes bibliothèques. Il est vrai, qu'il y a cinquante ans, ces répertoires n'étaient pas aussi nombreux qu'ils le sont devenus et que les bibliographies de bibliographies, conçues pour venir au secours de la mémoire, étaient rares.

L'enseignement s'adressait donc principalement au cerveau qui devait enregistrer jusqu'à satiété le plus grand nombre de noms et de titres. L'intelligence, la réflexion intervenaient peu, demeuraient inertes, passives.

C'est cette conception de l'enseignement qui est à l'origine de la réputation injuste de la bibliographie. Il est clair que l'appel à la mémoire, pendant des semaines et des mois, ne peut être que monotone et n'engendrer que l'ennui et la fatigue, aussi bien d'ailleurs chez celui qui parle que chez ceux qui écoutent. Je ne crois pas me

montrer trop péremptoire en disant qu'il doit être proscrit dans toute la mesure du possible.

Comment donc parvenir à rendre la bibliographie accessible, attrayante même, aux débutants? Je n'aurai pas la prétention de vouloir vous l'indiquer. Je ne vous ferai part que de mon expérience personnelle, car pendant plus de vingt-cinq ans, je n'ai fait que me poser la question et lui chercher une réponse. Chaque année j'ai recomposé mes leçons et ne me suis trouvée sinon satisfaite, du moins rassurée, que dans la mesure où l'heure du cours passait sans que ni mon auditoire, ni moi-même ne s'en aperçoive. Je crois, finalement, que c'est là un excellent critère de définition de la «bibliographie sans larmes».

C'est en recourant à l'histoire que j'ai pu connaître cette impression si réconfortante de communication, de communion avec mes élèves. L'histoire éclaire, anime tout; par le biais de l'histoire, les bibliographies, comme dans une mise en scène bien réglée, se situent d'elles-mêmes à leur bonne place et la mémoire dès lors n'a pas plus de peine à les retenir qu'elle n'en a à retenir les personnages d'une pièce.

Il paraît naturel, indispensable même de faire débiter l'enseignement par celui des bibliographies générales, sources des autres. Or, celles-ci, quel que soit leur pays d'origine, forment une grande famille dont tous les membres sont solidaires. En effet, leur filiation est toujours apparente; on pourrait supposer que les compilateurs, d'une génération à la suivante, se sont communiqué des mots d'ordre ou passé des consignes afin d'assurer leur relève et la continuité de leurs entreprises. Leur ordre de succession, leur cohésion — malgré quelques points de rupture inévitables à travers le temps — sont de puissants facteurs de simplification et de compréhension. En outre, les bibliographies générales obéissent partout aux mêmes lois, sont rédigées selon les mêmes règles, répondent aux mêmes besoins; elles gardent leur valeur quelle que soit leur ancienneté en tant que tableau de l'avoir culturel accumulé par les nations en cinq siècles; elles servent également à toutes les bibliothèques, grandes et petites, encyclopédiques et spéciales; elles peuvent être enseignées partout selon les mêmes schémas, chaque pays mettant l'accent sur celles qui le touchent de plus près. Enfin, elles se prêtent merveilleusement au récit. La vie des hommes qui les ont créées et recrées, leurs efforts et leurs combats, leurs échecs et leurs réussites sont des atouts irrésistibles pour éveiller la curiosité, soutenir l'attention, susciter l'intérêt. C'est en parlant de Gesner, de Brunet ou de Quérard que se gravent dans les mémoires la «*Bibliotheca universalis*», le «*Manuel du libraire*» ou la «*France littéraire*»; dès que ces noms et ces titres

prennent vie, on voit s'ouvrir les visages jusqu'alors figés et l'on sent un courant circuler dans les rangs. J'ai adopté, quant à moi, ce procédé d'exposition et je crois que je ne l'abandonnerai jamais.

Les bibliographies spécialisées sont innombrables par rapport aux générales, n'ont aucun lien de parenté entre elles; les spécialistes ont toujours eu et ont encore pour règle de suivre leur inspiration personnelle; aussi ont-elles, siècle après siècle, poussé au hasard, se multipliant dans certains secteurs des sciences, faisant défaut en d'autres. En outre, elles s'annulent les unes les autres, les dernières venues puisant le meilleur de leur substance dans celles qui précèdent. Elles composent finalement un paysage désordonné, morcelé et l'on chercherait en vain un fil conducteur qui permette de s'y diriger.

L'histoire est de peu de secours en matière de bibliographies spéciales pour la raison qu'il y aurait autant d'histoires à connaître que de sciences à examiner et les recherches dans ce sens sont encore à faire. L'enseignant ne peut donc que s'ingénier à créer un ordre dans leur chaos: s'en tenir aux seuls répertoires encore valables, essayer d'établir entre eux une sorte de hiérarchie c'est-à-dire de classement déterminé par le genre de service qu'ils peuvent rendre.

Il semble que quelque cent répertoires fondamentaux vailent la peine d'être retenus au cours d'un premier semestre d'étude, ce qui correspond à quatre ou cinq répertoires de base pour chaque discipline des lettres et des sciences exactes. C'est là un bon et solide bagage à l'entrée de la carrière de bibliothécaire; la pratique et l'expérience se chargeront rapidement de l'augmenter. Ce nombre devra s'élever considérablement au cours d'un second semestre où plusieurs enseignements sont généralement dispensés sur options par des spécialistes. Dès ce moment, la bibliographie déborde son terrain pour aborder celui des ouvrages de consultation et de références de tous genres et de toutes espèces dont les spécialistes ne peuvent se passer et l'on ne saurait assigner la moindre limite à leur insatiabilité.

Mais le nombre de bibliographies à enseigner importe peu à vrai dire. Ce qui importe est de prémunir les élèves, en vue des tâches qui les attendent, de bonnes méthodes de recherches des livres, car, m'arrive-t-il de dire souvent, le bibliographe n'est pas forcément celui qui a réponse à tout, c'est mieux encore celui qui sait trouver lorsqu'il ne sait pas. La méthode existe, elle est à base de bon sens, de réflexion, de jugement autant que de mémoire, elle réclame aussi du flair, de l'habileté, un peu d'astuce, toutes qualités que l'enseignement fait naître ou favorise et qui se développeront par la pratique et l'entraînement.

Quelles que soient la valeur ou la réussite d'un enseignement, il ne saurait se suffire à lui-même et dispenser du travail personnel, faute de quoi il demeurerait obscur et ingrat.

De même que l'étudiant en médecine ne peut se contenter de cours théoriques dans l'amphithéâtre et les compléter par ses visites à l'hôpital, de même que l'étudiant en physique et chimie fait des manipulations en laboratoire, l'élève en bibliographie doit travailler en chantier, dans les salles de bibliographies, c'est-à-dire utiliser à des fins concrètes les instruments de travail bibliographique recommandés et décrits aux cours.

Le complément indispensable de l'enseignement consiste donc en Travaux pratiques. Ici, je me dois d'être brève, car le sujet demanderait à lui seul un long développement. Je me bornerai à poser la question: Travaux pratiques annexés aux cours théoriques, c'est-à-dire propositions de problèmes à résoudre au centre d'une salle de bibliographies bien équipée? ou bien Stage effectué parallèlement à l'enseignement, c'est-à-dire participation à la vie d'une bibliothèque pendant une durée de quelques semaines ou quelques mois? Questions épineuses, souvent débattues, dont la réponse est étroitement liée au nombre des candidats.

Tout le monde est, je crois, d'accord sur un point: rien ne vaut, rien ne remplace l'ambiance, le climat de la bibliothèque pour la formation professionnelle, comme rien ne remplace l'hôpital ou le laboratoire pour la formation scientifique. Avant 1940, nous avions à la Sorbonne une douzaine de stagiaires qui préparaient l'examen de bibliothécaire sans enseignement ou presque, mais qui «pratiquaient» la bibliographie en contact direct avec les lecteurs. Les résultats obtenus étaient remarquables et peut-être plus encore sur le plan spirituel que sur le plan strictement scientifique. Aujourd'hui, le nombre des candidats aux examens dépasse la cinquantaine et, compte tenu de l'engorgement des bibliothèques en général et de celle de la Sorbonne en particulier, depuis vingt ans, il est devenu matériellement impossible de les introduire dans les services internes comme par le passé. On pourrait, bien sûr, les distribuer dans plusieurs bibliothèques, mais il est difficile d'instaurer partout le même régime de stage et l'on s'est aperçu que les diverses équipes se trouvaient, selon les bibliothèques, diversement favorisées. On a finalement institué chez nous des travaux pratiques qui remédient à la suppression du stage, mais ne le remplace pas.

Quoiqu'il en soit des systèmes possibles, Stage ou Travaux pratiques sont les compléments de tout enseignement *ex cathedra*; chaque pays choisit le plus conforme à ses moyens.

Ma conclusion sera brève. L'enseignement de la bibliographie ne ressemble à aucun autre. On ne peut par conséquent l'envisager comme les autres; au surplus, unique en son genre, il offre peu de prises à l'originalité. Il convient donc de l'affronter et de chercher à le soumettre par ses côtés accessibles. Je songe aux alpinistes qui examinent longuement et attentivement la montagne à escalader avant de décider du meilleur trajet à suivre.

Peut-être suffit-il pour avoir finalement raison des obstacles de se pénétrer de quelques solides vérités: à savoir que la bibliographie, sous peine d'être rebutante, ne peut se réduire à des énumérations de titres même bien choisis, bien classés, bien décrits, pas plus que l'histoire ne peut se réduire à des chronologies d'événements, ou la zoologie et la botanique à des nomenclatures d'animaux et de plantes; que, variée et multiple, elle forme néanmoins un tout dont les parties sont liées par des fibres communes, qu'elle s'est constitué un domaine autonome, qu'elle a son histoire, sa doctrine, ses lois et ses règles péniblement forgées au cours de cinq siècles. Abordée avec tant de compréhension, sollicitée avec tant d'égards, la bibliographie ne peut — ainsi que je l'affirmais en commençant — que se laisser fléchir et se rendre, mais il n'appartient vraiment qu'à l'enseignement verbal de la conquérir.

SYMPOSION SUR LA DOCUMENTATION AUTOMATIQUE

J.-P. CLAVEL

Du 20 au 22 novembre 1962 a eu lieu à Blaricum, près d'Amsterdam, un symposium sur la documentation automatique, organisé par la société IBM en son centre d'éducation. Une cinquantaine de personnes y participaient, venant d'une douzaine de pays et représentant différents secteurs: bibliothèques, centres de documentation scientifiques et industriels, bureaux de brevets, EURATOM, etc.

Le but de cette rencontre était de faire le point sur l'état actuel de la question, tant au niveau de la théorie que de l'application. Sous l'experte direction de M.B.C. Vickery, Deputy Director à la National Lending Library for Science and Technology, Boston Spa, les communications au nombre de seize permirent une discussion fructueuse et instructive.

Sans vouloir entrer dans le détail, nous aimerions donner ici un aperçu général et poser le problème dans son ensemble. On peut

distinguer deux aspects de la question: la recherche théorique des solutions et l'application pratique dans des cas bien définis.

Examinons pour commencer l'application pratique. Les communications présentées au Symposium concernant l'industrie chimique (Dr. E. Meyer) ou pétrolière (MM. Th. W. te Nuyl et R. Seijas Reytor), les sciences biologiques (Dr. M. Scheele) et les brevets (Dr. F. Kistermann). Les méthodes de documentation automatique appliquées dans ces cas-là peuvent se ramener à deux types: l'une indexe de la documentation uniquement d'après les titres des documents (mots-clefs, avec équivalences selon glossaire établi); l'autre travaille sur des analyses plus ou moins longues des articles et ouvrages retenus, avec un nombre de descripteurs variant de 15 à 60 selon les cas. Si la première méthode présente comme inconvénient de perdre tous les titres anodins (par ex. «Progrès dans le domaine de la chimie pharmaceutique au cours de l'année 1960»), elle a pour elle une rapidité certaine dans la recherche de la documentation. La production de bibliographies partielles ou périodiques par un centre spécialisé est hautement facilitée par la documentation automatique. Il est possible que ce soit là une méthode praticable dans les bibliothèques scientifiques. La seconde méthode présente comme inconvénient la multiplication des cartes perforées, d'où de longues recherches pour retrouver l'information. Appliquée dans un secteur bien délimité, elle est certainement la meilleure méthode de documentation.

Au niveau théorique, les études se poursuivent. Ce que l'on recherche, c'est un langage assez universel pour pouvoir s'appliquer à toute documentation quelle qu'elle soit et permettant non seulement la transcription de mots-clefs ou de paradigmes, mais encore les liaisons sémantiques ou syntaxiques. On obtiendrait alors un instrument de documentation tout à fait au point. En effet, la machine dûment informée répondrait exactement aux questions qu'on lui poserait. Entre deux mots-clefs dont l'un est la cause de l'autre, une machine ne peut répondre avec pertinence à la question qu'on lui pose que si l'on emploie un langage syntagmatique, c'est-à-dire qui comprend ces notions de relations cause-effet. Sans ce langage-là, elle fournira des renseignements jugés souvent non-pertinents, puisque chaque document où apparaissent les deux mots-clefs seraient fournis comme réponse, même si la relation cause-effet n'y est pas présente. Par exemple, entre un produit chimique et une maladie, on peut avoir une relation de cause à effet de diverses natures: l'agent chimique peut être la cause de la maladie, il peut être un remède contre la maladie, il peut être à la fois remède et cause dans certains cas; il se peut aussi qu'il n'y ait pas de relation de cause à

effet. Un langage comprenant ces relations permettra donc d'obtenir de la machine uniquement les documents pertinents et éliminera toute la documentation inutile.

Ce problème de la pertinence est assez ardu. En effet, plus on approfondit l'analyse d'un document, plus on multiplie les mots-clefs et plus on a de chances de retrouver l'information quand on posera la question à la machine. Or cette multiplication entraîne avec soi non seulement un alourdissement de tout l'appareil d'information, mais présente encore l'inconvénient de faire apparaître trop de documents pour une question donnée. Entre ce que les Français appellent le «silence» (absence de réponse) et le «bruit» (trop de réponses non-pertinentes), il faut trouver un équilibre qui soit économique (rendement de la machine) et rationnel (pertinence de réponses). Dans sa communication, M. B. Roy, de la Société d'économie et de mathématiques appliquées, a posé les problèmes de méthode visant à établir des critères de pertinence. De son côté, M. J.-Cl. Gardin, directeur de la section d'automatique documentaire du CNRS à Paris, a d'abord fait part de ses recherches sur la syntaxe des langages documentaires, puis de l'application de son langage SYNTOL pour les sciences humaines, de la physiologie à la sociologie en passant par la psychologie et l'ethnographie. Enfin M. D. Hirschberg, IBM Belgique, a établi une sorte de bilan entre les avantages et inconvénients résultant de l'emploi d'un langage artificiel ou d'un langage naturel simplifié. Le premier permet de déterminer plus facilement les critères de pertinence, mais grâce au second on passe plus facilement du document au langage documentaire, d'où gain de temps dans l'analyse et la préparation des cartes perforées.

Nous passons sous silence quelques exposés tout aussi intéressants et concernant d'autres domaines, pour nous attacher à l'aspect général du problème. Le désir d'aboutir à un langage universel peut paraître chimérique et reporter à un avenir éloigné la solution pratique. Il importe pourtant, au moment où l'on met sur le marché des machines toujours plus perfectionnées et permettant d'accéder très rapidement à la documentation, de trouver un langage universel, capable de transcrire n'importe quelle information dans le langage de la machine. Grâce à un langage artificiel, il sera possible un jour de transmettre l'information malgré les barrières des langues naturelles. A vouloir appliquer des systèmes particuliers et différents, on risque d'aboutir à une nouvelle tour de Babel, alors que l'*information retrieval* en est à ses débuts et doit être l'occasion d'un accord universel.

Cela nous amène à formuler une considération en marge de ce symposium IBM, mais que de nombreux participants ont aussi émise au cours de conversations privées. Comment accéder rapidement et rationnellement à la documentation contenue dans les 300 000 titres et 1 200 000 articles de revues scientifiques qui paraissent chaque année dans le monde, surtout si l'on songe que cette production augmente sans cesse et double tous les dix ou quinze ans? Il est évident que le problème doit être résolu sur le plan mondial, soit au niveau de la production elle-même, les revues scientifiques fournissant les éléments de la carte perforée, soit au niveau des centres de documentation spécialisés organisés de manière à être directement accessibles au public scientifique par l'intermédiaire d'un réseau de communications télex. Le dépouillement de la documentation se ferait alors dans ces centres. Il serait bon que nos fédérations (FIAB et FID) se mettent en rapport avec l'UNESCO pour étudier le problème. Sur le plan national, la question mériterait aussi d'être posée, puisque vraisemblablement nos bibliothèques scientifiques ne pourront pas toutes s'équiper en vue de la documentation automatique. Cet article n'a pas d'autre but que d'attirer l'attention des milieux professionnels sur ce sujet capital.

Seltene Gelegenheit in Mikrofilmgeräten

Wir führen stets ein Lager von Mikrofilmkameras, Lesegeräten, Entwicklungsmaschinen usw. aus zweiter Hand. Einige Beispiele:

	Katalogpreis Fr.	unser Preis Fr.
Kodagraph Film Reader, Modell C, fast neu	7200.—	3400.—
Kodagraph MPE Film Reader, fast neu	3400.—	2200.—
Minox-16-mm-Lesegerät, Modell I, fast neu	3000.—	1900.—
Recordak Junior, 16-mm-Kamera, mit Lesegerät komb. (19:1)	4200.—	2200.—
Recordak Junior, 16-mm-Kamera, mit Lesegerät komb. (19:1)	4200.—	2400.—
Recordak Junior, 16-mm-Kamera, mit Lesegerät komb. (32:1)	4600.—	2900.—
Portable 16-mm-Mikrofilmkamera Diebold USA	5000.—	2800.—
Lumoprint Fem, Entwicklungsmaschine 16/35/70 mm	2400.—	1900.—
Recordak Commercial, 16-mm-Durchlaufkamera (19:1)	6000.—	3800.—
Kodagraph-Kamera, Modell D, 16 und 35 mm	18000.—	11500.—
70-mm-Lesegerät Kinotechnik, neu	2400.—	1900.—
16-mm-Entwicklungsmaschine Houston USA, voll-automatisch, auch für Umkehrentw. Gewicht 600 kg	25000.—	6000.—
Entwicklungsm. Kinotechnik, 16 und 35 mm (Bauj. 1956)	8000.—	2800.—

MIKROFILMA Thierstein + Co., Bern

Amthausgasse 4, Telefon 031 3 52 86